

Jacob Isaac Segal (1886-1954)

René Lapierre

Volume 35, Number 2 (206), April 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31496ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1993). Jacob Isaac Segal (1886-1954). *Liberté*, 35(2), 82–86.

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

JACOB ISAAC SEGAL (1886-1954)

*Now Suzanne takes your hand
and she leads you to the river
She is wearing rags and feathers
from Salvation Army counters
and the sun pours down like honey
on Our Lady of the Harbour
and she shows you where to look
among the garbage and the flowers*

Leonard Cohen,
«Suzanne», CBS, 1968

On ne s'avise guère, généralement, de l'importance de la communauté juive de Montréal. Je ne veux pas seulement dire en termes numériques, mais aussi en termes pour ainsi dire *mythiques* : sur le plan de l'imaginaire urbain on folklorise — et par là-même on localise, on isole — beaucoup plus facilement en effet les Italiens, les Portugais, les Grecs, les Chinois, tous plus ou moins réduits (à l'exception peut-être des Irlandais, pour des raisons faciles à énoncer) à la dimension d'une *ethnie*. Mot que je n'aime pas, tant il sépare et écarte de soi (ce possessif constituant du reste sa racine étymologique) *l'autre, l'étranger*. *L'ethnique* semble avoir ainsi à peu près tout oublié de ses rapports épistémologiques à l'éthique ; cadeau grec — s'il en est — de l'étymologie même du

mot, signifiant chez les Hellènes le rapport aux mœurs (l'éthique de la race et de la nation, l'*ethikos*) et chez tous les autres — notamment les Juifs, précise le dictionnaire étymologique de J. Picoche (Paris, 1979) — le *païen*, l'éthos et l'idée de race, d'étrangeté.

Nous ne sommes plus très loin déjà des arguties suprématistes de Thom Robb ou de David Duke, de la suffisance politique du discours péquiste des derniers mois, et des adolescents au crâne rasé qui violent et dévient par profanation de sépultures tout droit d'autrui à la différence et à la souveraineté. Lapidairement, c'est le cas de le dire, nous pourrions pour l'instant nous contenter de réduire l'argument aux témoignages nouveaux-riches — et nonobstant indigents — du tourisme-aux-îles-grecques, des petits-restos-pas-chers-et-sympas de la rue Laurier ou de l'avenue du Parc, et aux photos-couleurs du tissu adipeux des touristes floridiens. Je ne dirai rien par ailleurs des Clubs Med, cette chronique s'autodétruirait sur-le-champ.

L'*ethnique*, donc ; nous y étions. Critique des incidences du vocable sur la question de l'étrangeté non seulement par rapport à autrui, mais encore par rapport à soi-même, à la reconnaissance et à l'exigence de sa propre altérité. La question n'est pas simple, et dépasse de très loin — spécialement en termes de création artistique et de connaissance — les poncifs et les expédients de la bonne conscience (*political correctness*). Le rapport à la question juive est à cet égard spécialement intéressant, vu l'homogénéité *prétendue* du Québec francophone — du moins jusqu'à très récemment — sur les plans culturel et religieux.

Sans doute est-ce l'une des raisons pour lesquelles au Québec, et à Montréal en particulier, la *référence* judéo-culturelle a résisté à la caricature et à la simplification étroite ; la question en effet relève à la fois d'une ethnie (le Juif) et d'une religion (le judaïsme), elle-même

dotée d'une variété de rites aux orthodoxies très variables. Il ne s'agit pas d'eux, faudrait-il dire et redire, mais bien de nous. Je porte un prénom catholique ; mon épouse se nomme à la fois Christine et Ruth ; notre fille, tout ensemble Rebecca et Marianne. Notre fils, David et Jacques. Nous ne l'avons pas fait exprès, nous n'y avons même pas songé ; mais ce n'est pour autant un hasard.

*Le soleil transperce le ciel de part en part
et le jour se refroidit et rétrécit.*

*Le chat descend de la fenêtre
et s'étend dans un coin de la pièce.*

*Tant de tristesse dans ma maisonnée
dans une si petite demeure.*

Tant de solitude à la frontière de la nuit.

*Tout s'assombrit. On allume une chandelle.
Une chandelle dans un chandelier sur la table.*

Sur la table, un bol de lait.

Et un quignon de pain blanc.

*Et dans chaque recoin de la maison
la mort.*

Jacob Isaac Segal,
« Vie suspendue »

Il y a dix ans, j'allais souvent manger chez un juif polonais de l'avenue Victoria, un gros homme d'une douceur et d'une tranquillité que je n'ai jamais retrouvées chez personne ; je connaissais également un juif tchèque de la rue Saint-Laurent, âgé d'une soixante d'années, qui parlait indifféremment d'amour et de teintures à l'huile en transvasant des décalitres d'émail Sico-lustre. Une image entre toutes me revient très souvent : une

journée de printemps 1982, rue Bloomfield, pas très loin de Fairmount où j'habitais alors, une jeune juive murmura *Shalom* en passant près de moi, d'un air si triste et si brisé que je ne sus rien répondre. Même pas lui rendre son salut, répéter cet unique mot. J'en ai encore honte ; j'ai conservé comme une icône ce souvenir de mon mutisme et de ma gêne, du mur qui me séparait d'elle et faisait de moi seul l'étranger, le touriste, l'*ethnique*.

Ce préambule n'est pas une confession mais un portique, un reposoir devant lequel je me retrouve maintenant qu'un ami m'a permis de lire les *Poèmes yiddish* (1930-1950) du Montréalais Jacob Isaac Segal, publiés aux Éditions du Noroît dans une traduction de Pierre Anctil. Peut-être parce que jamais il ne m'a été donné de retrouver dans un poème ce sentiment lumineux d'une mort détachée de sa solennité, et rendue si simplement à la clarté de la vie, à la ville du poète, au continent où nous vivons :

*Autrefois elle m'effrayait
maintenant elle chante tel un soleil*

(...)

*Quand pour la toute première fois
je reposerai émacié et hagard
toi à mes côtés*

*Tout ce qui hantait mon cœur
s'en trouvera évacué, oublié.*

« Radieuse mort »

Sans doute n'est-ce pas non plus un hasard si je reconnais dans ce livre le portrait le plus intimement juste de ma ville, le Montréal le plus simple et le plus profond que j'aie jamais retrouvé en dehors de ses rues mêmes. (Lorsqu'il parlait un jour de son enfance montréalaise, de ses souvenirs plus précisément de la rue Rachel, que

l'on retrouve je crois dans un passage d'*Herzog*, Saul Bellow admit avoir laissé là, dans une ruelle où s'engouffrait le vent froid de décembre, quelque chose qu'il allait par la suite chercher à recréer dans tous ses livres, dans toute son œuvre : « l'étreinte nue de la réalité ».)

(...) *les jours*
se sont dispersés et ramifiés,
comme cet arbre dans la cour
entouré de murs et libre à la fois.
Son ombre me plaît
et son feuillage vert sombre.
Et le soleil à travers son ramage
surgit délicat comme l'or et l'argent.

« Montréal »

C'est cette étreinte, ce frisson que je retrouve dans le livre de Segal : celui non seulement d'une ville, de tel ou tel accessoire terrestre de l'âme ou du cœur, mais bien cette âme et ce cœur mêmes, que ni la vie ni la mort n'effraient plus, et qui sont libres et forts de leur *recueillement*. Liberté et recueillement doivent de toute façon, je suppose, être au principe même de l'écriture et de la poésie.

Et pourtant, comme si ce n'était pas encore assez, il y a dans ces poèmes plus encore : il y a rappel et réconciliation intérieure, il y a cette merveille de la judéité de Montréal, inconnue ou méconnue, c'est selon, et qui permet de voir avec les yeux de Segal, d'A.M. Klein, de Leonard Cohen, ce que notre propre regard d'étrangers à nous-mêmes n'a pas encore compris ou discerné : ce jour précis par exemple (ou n'importe quel autre jour, cela ne compte guère), où l'on vous aura salué dans une langue étrangère, et que vous n'aurez pas répondu.